La thérapeutique au pays des rillons

par Édouard de Pomiane

Moi aussi, je suis médecin ; et j'ai même exercé la médecine alors que je n'avais, juste, que douze inscriptions. Je fis un « remplacement » dans un petit village adorable situé sur les bords de la Loire.

Le médecin qui me confiait sa clientèle pour deux mois était Officier de santé et ancien interne en pharmacie des hôpitaux de Paris. L'orientation de son esprit était donc toute thérapeutique ; j'eus beaucoup à apprendre de lui.

La patache qui m'avait cahoté depuis la gare de chemin de fer, durant une bonne heure, me déposa devant la porte d'une grande maison, vestige des splendeurs passées de ce village mort depuis l'ensablement de la Loire. Il était donc cinq heures et demie du matin. Le soleil était brûlant.

Je pénétrai dans la demeure du confrère. Il y faisait une fraîcheur paradisiaque. Il était charmant, ce vieil Officier de santé. Tout rond, ventripotent, les yeux mi-clos, le pantalon tombant très bas sous le nombril. Il conservait, dans la maison, un grand chapeau de paille.

Avant d'engager la conversation, il me versa du vin blanc bien frais et m'invita à me reposer... J'étais tout de suite à mon aise.

Après quelques phrases banales, il décida qu'on serait mieux à table qu'au salon. Je me rangeai à son avis, surtout que le salon, privé de meubles, était encombré de caisses diverses et nombreuses.

La salle à manger était accueillante. Les volets clos laissaient filtrer une demi-lumière qui permettait de deviner la beauté des trumeaux surmontant les portes de cette demeure qui fut luxueuse au XVIII^e siècle.

Sur la table de ce vieux garçon, il n'y avait pas de fleurs : une nappe blanche, des assiettes, des couverts et, au milieu, un cône de rillettes que la vieille servante venait de monter de la cave.

Le vin blanc, les rillettes me firent de suite aimer mon métier de praticien. Quand arrivèrent les rillons dorés et givrés de graisse, je me sentis l'âme d'un médecin de campagne.

Puis, vint un melon suivi d'une omelette aux mousserons. Et toujours le vin blanc du pays, qui laissait sur le verre une rosée, une buée aux teintes d'opale.

Comme le brochet nécessitait encore quelques minutes de cuisson, le médecin, qui avait gagné toute ma sympathie, commença à me parler de la clientèle. Les visites commençaient à cinq heures du matin, à la fraîcheur. Je devais les faire en carriole. Je devais conduire le cheval moi-même. Je devais emporter avec moi toutes les drogues, car je devenais comme mon confrère, et médecin et pharmacien.

Tout à coup, quelqu'un frappa au volet de la fenêtre. Celle-ci donnait, au rez-de-chaussée, sur la rue.

Le brave médecin me fit un signe de désappointement qui se transforma immédiatement en un geste me faisant comprendre que tout n'était pas perdu. Il se dirigea vers la fenêtre et entrouvrit les volets.

– Monsieur le Docteur, disait une jeune fille, venez vite à la maison. Papa vient de rentrer tout rouge. Puis il est devenu tout blanc et il est tombé par terre.

– Il respire, ton père ?

– Oui, Monsieur le Docteur, il respire même très fort ; on dirait qu'il râle.

– Je vois ce que c'est, ma petite... C'est une attaque. Je passerai le voir dans une heure. En attendant, donne-lui... donne-lui du thé... une tasse de thé.

Et il referma le volet.

C'était la première fois que je voyais un praticien à l'œuvre. J'eus cependant quelques doutes sur l'efficacité thérapeutique de cette infusion. Aussi, timidement, je dis au médecin : « Ne croyez-vous pas qu'il faudrait agir plus énergiquement ?

– Vous avez raison, jeune homme, me répondit-il. Et il alla vers la fenêtre, ouvrit largement les volets et interpela à haute voix la jeune fille. « Germaine ! Germaine !... Bien chaud, bien chaud, le thé !... »

Et il se remit à table... Le brochet était arrivé.

Deux heures après, nous apprenions que le malade allait beaucoup mieux. Quant à nous, nous en étions à la dégustation d'une vieille eau-de-vie de marc qui avait déjà onze ans de fût. C'était une merveille.

Entre trois et quatre heures, nous fîmes un somme, chacun dans notre chambre. Puis le vieux médecin me fit les honneurs de sa maison : le salon de réception qui servait de dépôt pour les eaux minérales, le cabinet de consultation dont tous les sièges et le parquet étaient encombrés par des monceaux de journaux de réclame pharmaceutique, encore sous leurs bandes d'envoi. Puis, ce fut le tour du jardin, de la cave.

– Et la pharmacie ? hasardai-je.

Le vieux praticien éclata de rire.

– La pharmacie ? Dans le cul de la voiture !

Et il m'emmena dans la remise. Derrière la carriole, il y avait en effet une grande caisse. Il prit une clef dans sa poche et ouvrit une serrure. Il souleva un couvercle, rabattit une des faces du coffre. Je vis apparaître trois casiers séparés par des cloisons de bois.

Dans le premier casier, toutes les bouteilles portaient une étiquette bleue. Celles du second casier étaient blanches. Celles du troisième étaient rouges.

– Bleu, blanc, rouge, me dit le confrère. Comme ça vous ne vous tromperez pas. Bleu, blanc, rouge... comme le drapeau français.

Je me mis à écouter attentivement.

– La bouteille bleue, c'est pour les malades qui ne peuvent pas se vider, qui ne peuvent pas pisser, qui ne peuvent pas cracher. Ce sont les malades que vous devez « relâcher ». Donnez-leur la bouteille bleue. Elle contient un mélange de sulfate de soude, de lactose, d'ipéca, de théobromine, de benzoate de soude. Le prix de la bouteille est de trois francs.

La bouteille blanche, c'est pour les malades qui se vident tout le temps. Ce sont des malades qu'il faut « resserrer ». Donnez-leur la bouteille blanche. Elle contient un mélange de bismuth, d'élixir parégorique, de codéine. Le prix de la bouteille est de trois francs.

– Et la bouteille rouge ? demandai-je avec curiosité.

– Je vous attendais là, jeune homme, répondit le médecin. La bouteille rouge... c'est pour les nerveux, les malades imaginaires et les clients riches. Elle contient un mélange, à parties égales, de la potion bleue et la potion blanche. Les deux se neutralisent. Le prix de la bouteille est de six francs.

Le lendemain, mon grand ami partait pour deux mois, prendre ses vacances à Paris. Je devins médecin de campagne. Je commençais la première visite à cinq heures du matin, tout en buvant un verre de marc offert par le client. La seconde visite était à cinq heures un quart, ainsi que le deuxième verre de marc.

A sept heures, j'en étais à mon huitième petit verre. Je voyais la vie en rose, l'humanité sans aucune maladie et sans épidémies. Malgré cette euphorie perpétuelle, je ne perdis aucun malade. Je guéris même un facteur de ses hémorroïdes, après lui avoir prescrit de supprimer les neuf litres de vin blanc qu'il buvait par jour. A mon insu, il les avait remplacés par autant de vin rouge¹.

¹ Cela paraît une plaisanterie, mais Abraham Estin avait vécu quelque chose de semblable dans le village de Jouy-sous-Thelle où il exerça de 1949 à 1958. Il avait dit à un homme qui absorbait une quantité analogue de vin rouge qu'il devrait cesser. Quelque temps plus tard, alors qu'il lui rendait visite à nouveau, son « patient » lui dit : « Je vous ai écouté, Docteur, je ne bois plus de rouge. Seulement du blanc ! »